



RÉVOLUTIONNAIRES D'ORIENT ET D'OCCIDENT



A Propos de Gandhi

La noble personnalité de Gandhi, prisonnier des Anglais, commence à émouvoir l'opinion occidentale. Il apparaît comme un des plus beaux révolutionnaires de l'histoire, celui dont son génial compatriote Tagore a dit : « Sa simplicité est celle d'un enfant, son attachement à la vérité est indissoluble, son amour pour l'humanité est actif et agressif. Il a l'esprit du Christ. Plus je le connais, plus je l'aime. Un tel homme est destiné à jouer un grand rôle dans l'avenir du monde » ; celui dont notre Romain Rolland, dans sa magistrale et lyrique étude d'Europe, fait ce magnifique éloge : « Heureux l'homme qui est un peuple, son peuple mis au tombeau, qui ressuscite en lui ! »

Et pourtant, il semble — déjà ! — que quelque déformation s'attache à l'image de ce grand réveilleur de la conscience de l'Inde, telle que cette image est livrée au public de nos « vieux pays modernes ». Une légende se cristallise autour de lui, qui commence à orner fallacieusement les contours de la réalité. L'opinion publique aime les classements irréductibles et solidement cloisonnés, et, au besoin, elle les fabrique. Et il est si facile de dérailler dans l'appréciation, quand on se laisse aller à la tentation de l'analogie ou seulement de la symétrie, ou à la manie du « type » ! Toujours est-il que, comme si l'histoire était un roman, Mohandas Karanchand Gandhi est devenu le symbole absolu de la non-violence, en opposition formelle, fondamentale, et tranchée, avec les révolutionnaires d'Europe qui représentent, affirment-on, le principe de violence.



Lorsqu'on étudie de près la vie et l'œuvre, encore en plein épanouissement, de celui qui a secoué la monumentale léthargie du peuple indou, peut-être jusqu'à l'affranchissement définitif, tout au moins jusqu'à un *home rule*, maintenant inévitable — on revient sur l'absolu de telles affirmations, et l'on discerne plus de ressemblances que de différences entre sa doctrine et celle des révolutionnaires d'Occident, autrement dit les communistes, et même entre son action et la leur. Pour parler avec plus de précision, on constate surtout que les différences sont superficielles et les ressemblances profondes. Ce n'est pas un « type » opposé aux figures, mortes ou vivantes, qui se dressent ici en avant de nous, c'est, dans la même famille, un type correspondant à la différence du milieu.

En peut-il être autrement ? Lorsqu'on est enfermé dans des données aussi rigoureuses que celles de la situation économique actuelle du monde, il y a peu de variantes sur le mode de redressement, sinon dans l'imagination informe des poètes. Tous les vrais révolutionnaires doivent fatalement se ressembler, comme se ressemblent tous les hommes, comme se ressemblent tous les malheurs publics, toutes les misères et toutes les aspirations humaines — à travers le disparate multicolore (qui saute aux yeux

parce qu'il est à la surface) des races et des mœurs. Et les solutions tendent non seulement à se rapprocher les unes des autres, mais à se confondre, que la droiture simplificatrice des grands esprits discerne d'avance parmi la complication des contingences. Cela est vrai lorsque leur rigueur vient de la logique comme lorsqu'elle vient de la moralité.

C'est dans cet ordre d'idées que je voudrais soumettre quelques réflexions à mes amis de Clarté. Elles ont pour point de départ une documentation précise ; notamment, un remarquable essai d'un jeune Indou, T. B. Cunha, sur la vie, les idées et l'action de Gandhi, ouvrage qui ne tardera pas à paraître en librairie.



Gandhi est un vrai révolutionnaire. Que doit-on entendre par « vrai révolutionnaire » ? Ce terme — cette affirmation — qui pourra paraître à d'aucuns quelque peu impudente ou baroque — désigne dans notre esprit celui qui, ayant conçu, à l'encontre de l'ordre politique et social établi, un ordre différent, s'attache à réaliser ce plan idéal par des moyens pratiques. Non plus que le politicien, bricoleur social, ou le sentimental débordant de bonnes intentions, l'utopiste n'est un vrai révolutionnaire, quels que subversifs que soient ses cauchemars.

Or — première qualité indispensable, sinon suffisante, pour ébaucher l'assimilation que je prétends établir — Gandhi est avant tout un homme d'action et un génie pratique. Il a pu dire de lui qu'il est un *idéaliste pratique*, et il mérite cette superbe qualification qu'il se décerne. Il a le sens des réalités qui l'entourent ; parmi les possibilités, il a la divinisation de celles qui sont viables et efficaces. Il a aussi la notion de l'intransigeance positive qui, seule, peut donner l'unité et le ressort à un idéal dans les jours où nous sommes.

Il appartient à une catégorie d'Indous, les Baniyas, particulièrement doués du sens des affaires. Les Baniyas, comme les Parsis, (comme, ailleurs et à certaines époques, les Juifs et les Protestants), détiennent dans l'Inde une grande partie du haut commerce et de la haute industrie. Son tempérament a toujours été celui d'un batailleur, avide de résultats palpables. Elle abonde en traits caractéristiques de préoccupations utilitaires, la biographie de cet apôtre qui profite de ses déplacements pour noter et combattre avec une énergie inlassable les déficiences du service des chemins de fer de l'Inde, qui profite de ses emprisonnements pour mener d'ardentes campagnes en vue de faire améliorer le régime des prisonniers.



L'argument auquel j'attacherai le moins de portée concernant les prétendues incompatibilités entre les thèses de Gandhi et les thèses de nos Internationalistes, c'est celui qu'on tire des propres jugements de Gandhi (du reste, extrêmement rares), sur la Révolution Russe — et cela, parce que Gandhi, de toute évidence, ne connaît pas la doctrine communiste, et, encore moins l'œuvre des hommes de Moscou. Certes, il a beaucoup lu, est fort cultivé.